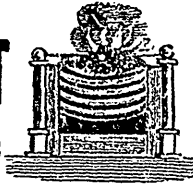


LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

VOL. I.

SAMEDI, 20 FÉVRIER 1841.

No. 14.

SOMMAIRE DES MATIERES.

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE ; LA NAPOLEONNE ; LA MENDIANTE ; ET L'EGYPTE.

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE.

I.

Deux hommes étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un bureau chargé d'*in-folios* ouverts, de parchemins timbrés et de sacs à procès.

Le costume du premier annonçait l'un des plus brillants gentilshommes de la cour de Louis XV, tandis que le second portait l'habit de drap noir et le jabot en organdi, qui désignait alors l'homme de loi d'une manière presque certaine.

—Ainsi, maître Durocher, reprit le jeune seigneur comme s'il eût voulu résumer les renseignements que le notaire venait de lui fournir, vous m'assurez que la fortune de Mme de Solange ne monte pas à moins de cent mille livres de revenus ; qu'elle est liquidée de toute dette et susceptible d'augmentations ?

—Je puis l'affirmer, répondit le notaire.

—Fort bien ; mais vous n'êtes point seulement un habile praticien, maître ; tout ce que vous m'avez appris jusqu'à ce jour des personnes que je voulais connaître, l'expérience l'a justifié. Voulez-vous me donner une nouvelle preuve de vos lumières ?

—M. de Lanoy peut compter en toute occasion sur mon dévouement, répondit le notaire sérieusement.

—Eh bien ! dites-moi ce que vous savez de Mme de Solange et ce que vous en pensez.

Durocher sourit.

—Je pense, M. le comte, dit-il, que c'est le plus grand homme d'état de l'époque et que tous les autres ne sont, auprès d'elle, que des femmes de ménage.

Le comte regarda Durocher avec étonnement.

—Vive Dieu ! qu'a-t-elle donc fait de si miraculeux ? demanda-t-il.

—Elle donne des bals où vous dansez, et elle est reçue chez M. de Choiseul, répondit le no-

taire ; cela peut vous paraître peu de chose, M. le comte ; mais pour arriver là, il lui a fallu plus de volonté et de suite qu'à nos ministres pour faire la guerre d'Allemagne.

—Ah ! je comprends ; on m'a dit en effet que son père n'était point noble.

—Son père était porte-balle, M. le comte, puis prêteur sur gages. Il mourut en laissant deux millions. Une bourgeoise ordinaire se fût contentée d'en jouir ; mais Mme de Solange voulait être de la cour. Concevez-vous ? être de la cour quand votre père a vendu des chaussettes de laine ! Il fallait d'abord un mariage qui fit oublier son origine. Elle eût pu trouver un duc ou un marquis ruinés par le jeu ; il y en a toujours quelques-uns dont la noblesse est en vente pour les filles d'enrichis ; mais, en épousant, il eût fallu payer des dettes, subir des insolences, et la fille du porte-balle voulait avant tout un mari docile.

—Et elle le trouva ?

—Elle découvrit un pauvre gentilhomme qui consentit à lui donner son nom sans stipuler aucun avantage au contrat : c'était M. le marquis de Solange. Le malheureux l'épousa seulement pour avoir un habit de noces ; elle avait eu raison de penser qu'un tel mari la laisserait maîtresse de tout, mais elle s'était trompée en espérant l'utiliser. M. de Solange avait pris une femme comme la plupart des gentilshommes prennent un emploi : pour ne rien faire. Nature timide, il n'avait jamais reculé son horizon au-delà d'un bonheur vulgaire ; c'était un de ces hommes qui vivent pour ainsi dire au clair de lune de toutes les pensées et de toutes les passions. Aussi une fois assuré de ses quatre repas, se croisa-t-il philosophiquement les bras. Mme de Solange tenta en vain d'exciter son ambition, de le pousser, de le produire ; elle avait beau souffler son âme dans ce corps endormi, y faire entrer sa volonté, penser, parler, marcher pour lui, rien ne pouvait réveiller cette paresseuse nature. Pendant dix ans, elle a continué cette rude tâche ; elle l'a porté dans ses bras comme un enfant, sur toutes les routes du crédit ; elle l'a conduit à toutes les portes du pouvoir, et toujours le corps sans âme est retombé de son haut : c'était la roche de Sysiphe !